

Verneuil, 1424: Azincourt en Normandie

Qui ne connaît la bataille d'Azincourt, synonyme de défaite, voire de déroute ? Elle fait partie des quatre grandes défaites françaises de la guerre de Cent Ans, avec Crécy et Poitiers, qui ont changé la cours de l'histoire. Mais quelle est la quatrième ? Connaissez-vous cette autre bataille qui se déroula en 1424 à Verneuil, dans l'Eure, une bataille que les historiens anglais surnomment « Azincourt en Normandie » ? Il est vrai que les historiens français aiment mieux passer sous silence ce moment de la guerre de Cent Ans où furent écrasées les dernières forces françaises qui ne l'avaient pas été à Azincourt...

L'année 1415 avait semblé sonner le glas de la monarchie française : après Azincourt, Paris était sous la domination anglaise ; Charles, celui qui « se dit dauphin » raillaient les Anglais, se maintenait avec difficulté dans la moitié sud de la France . Les revers s'accumulaient et seule la victoire de Baugé avait pu apporter un peu d'espoir : pour la première fois une armée anglaise avait été battue¹, même si cette affaire, quoique coûteuse en pertes humaines du côté anglais, n'était pas une de ces batailles où se joue le devenir d'une région ou d'un pays.

L'évènement sonna toutefois l'alarme dans le camp anglo-bourguignon qui sut rapidement réagir, se ré-organiser et se renforcer. À l'inverse, pour les partisans du dauphin, Baugé montrait que les Anglais n'étaient pas invincibles. Pour le coup, les « dauphinois », pensant que l'équilibre des forces était rompu en faveur du dauphin, furent remplis de beaux espoirs et de belles certitudes. Quelques autres succès français contribuèrent à entretenir cet enthousiasme proche de l'euphorie, comme la bataille de La Gravelle dans le Maine en 1423 (aussi nommée bataille de la la Brossinière) ou la chevauchée de Jean d'Harcourt dans la Basse Normandie, qui laissèrent penser que les Français pouvaient dorénavant venir à bout des trop célèbres archers anglais. Tout renforçait la certitude que les troupes françaises étaient capables de défaire le duc de Bedford. Même une défaite cinglante comme celle des Français à Cravant (dans l'Yonne, près d'Auxerre) en juillet 1423 contre les anglo-bourguignons. put faire penser que rien n'était perdu : dans cette bataille, une unité de cavalerie d'environ 4 à 600 Lombards lourdement armés, parvint à enfoncer la ligne de bataille bourguignonne. Ceci montra que la cavalerie lourde, si elle était convenablement mise en œuvre, était une arme redoutable susceptible de contribuer à une victoire.

Or, au début de 1424, les Anglais accentuaient leur pression sur la Loire. Le dauphin Charles vit le moment où la frontière naturelle qu'offre le grand fleuve allait céder. Il décida de prendre les devants en lançant une nouvelle campagne militaire qui lui donnerait l'initiative sur le terrain. Il s'efforcera d'amener Bedford sur un terrain favorable aux Français, il mettrait en ligne ses meilleures troupes, parmi lesquelles des Écossais, que mèneraient ses meilleurs généraux.

Les armées en présence

Chacun de son côté rassembla toutes les forces disponibles pour un ultime effort, une victoire assurée, pensa l'un comme l'autre. Quand s'ouvrit la campagne de 1424, les deux camps étaient prêts à passer à l'offensive.

On parle toujours de troupes françaises ou anglaises mais la réalité est plus complexe. « Anglais » se réfère à ceux qui reconnaissent Henry V comme roi de France, suite au traité de Troyes. Ce sont certes des Anglais ainsi que des Gallois mais aussi des Français, en majorité ceux du parti bourguignon, allié aux Anglais depuis plusieurs années et de nombreux Normands.

Toutefois, en regardant de près, il est facile de s'apercevoir que l'alliance entre Anglais et Bourguignons commence à se fissurer. En Angleterre, le duc de Gloucester (frère de Bedford mais surtout régent du royaume d'Angleterre) mène une politique personnelle dans le Hainaut. (Il souhaite reconquérir l'héritage de sa femme, Jacqueline de Bavière, dont, pense-t-il, elle a été spoliée par le duc de Bourgogne.)

1 Le duc de Clarence, frère du roi Henry V, et ses principaux compagnons furent tués ou capturés le 22 mars 1421.

Ceci l'amène à un conflit avec ce duc, ce qui représente une situation très inconfortable : d'un côté, le régent du roi d'Angleterre en France est allié avec les Bourguignons, d'en autre côté le régent en Angleterre du même roi est en conflit avec les mêmes Bourguignons ! En 1424 Bedford a bien du mal à empêcher les Bourguignons d'attaquer les troupes que Gloucester a envoyées en Flandre alors qu'elles combattent côte à côte en France. Localement, l'alliance bourguignonne est peu sûre : le 15 août, jour de reddition d'Ivry, on voit Guillaume d'Estouteville, un des grands féodaux normands, faire défection et quitter les lignes anglaises avec plusieurs petits gentilshommes du pays de Caux. (Pire encore, deux jours plus tard il prendra part à la bataille de Verneuil dans les rangs français ; il y trouvera la mort.)

Enfin le 16 août, Bedford prend une décision qui semble montrer sa méfiance vis à vis des Bourguignons : avant de partir pour Verneuil, il ordonne à trois de ses capitaines bourguignons, dont Villiers de Lisle-Adam de quitter immédiatement l'armée assemblée et de partir reprendre la siège de Nesle-en-Tardenois. Lui, qui s'est réjoui de recevoir ce renfort bourguignon trois jours plus tôt, doit avoir des doutes sérieux quant à leur fidélité : il sait que Lisle-Adam garde une rancune tenace envers Henry V et serait donc susceptible de revenir vers les « dauphinistes ». (En fait, la fidélité de Lisle-Adam et d'autres comme lui allait d'abord au duc de Bourgogne avant celle au roi de France Henry VI.) Les doutes qu'a Bedford sont suffisamment forts pour le pousser à se passer de ces hommes et de leurs troupes, alors qu'il est lui même en état d'infériorité numérique par rapport aux Français².

A l'inverse, les « Français » reconnaissent Charles pour roi de France. On les trouve majoritairement dans la moitié sud du territoire où ils sont désignés sous nom d'Armagnacs. Ils sont alliés avec les Écossais : on peut parler alors de troupes franco-écossaises. De plus, d'assez nombreux mercenaires, italiens ou espagnols sont engagés dans l'armée « française ».

L'ost royal du dauphin Charles est réuni en trois corps d'armée, comportant environ 15 000 hommes au total :

- le premier, entièrement composé de Français, au nombre d'environ 5 000, est commandé par le duc Jean d'Alençon (1409-1476) et le comte Jean d'Harcourt, comte d'Aumale et de Mortain (qui tous deux appartiennent à la grande noblesse normande).
- le deuxième, le plus nombreux, rassemble les troupes envoyées par Jacques 1^{er} d'Écosse, « deux mille chevaliers et écuyers, six mille bons archers et deux mille Écossais armés de haches », écrit l'un. Mais une autre chronique, celle de Raoulet, parle de « la bataille des Escoçois, où estoient environ mille hommes nobles et trois au quatre mille combattans. » (*Raoulet*, éd. De Viriville, p. 187). En fait, on ne connaît pas exactement le nombre d'Écossais, que menaient deux dignitaires, les comtes de Douglas et de Buchan³.
- le troisième se compose de cavaliers et d'arbalétriers italiens, détachés par le duc de Milan. Le chroniqueur Basin estime qu'il y avait 2,500 Italiens à Verneuil. Ajoutons quelques mercenaires gascons et espagnols.

Le dauphin lança le grand mouvement offensif qui se voulait être l'ultime lors des États Généraux tenus en mars 1424 dans le Berry. Le rendez-vous fut fixé aux divers contingents sur la Loire à la mi-mai. les États avaient aussi voté un gros budget, permettant de recruter un grand nombre d'excellents mercenaires italiens (milanais, en majorité) qui formaient la meilleure des cavaleries lourdes. Le roi de Castille avait aussi autorisé la levée d'un nombre non négligeable d'Espagnols (des Castillans avant tout), environ 500 lances qui, semble-t-il, avaient une bonne expérience de la guerre et qui, pour la plupart avaient déjà fait face au Anglais.

Des contingents bretons s'ajoutaient à tous ces hommes. D'autre part, une levée massive du ban et de l'arrière-ban de la noblesse fut organisée : une grande partie des troupes venaient du Dauphiné, de l'Auvergne et Limousin et du Languedoc et plus généralement du centre et du sud-est de la France où la noblesse était largement restée loyale au dauphin. Mais dans ces régions rares étaient les hommes qui avaient l'expérience du combat contre les Anglais.

² Se reporter à Lefevre-Pontalis Germain, page 483 etc.

³ Les Écossais avaient honoré la *Auld Alliance* (nouée entre le royaume de France et celui d'Écosse dès 1295) et soutenaient fermement le dauphin Charles. Un premier contingent écossais arriva en France en 1419, 6 000 hommes sous le commandement de John Stuart, 2^e comte de Buchan. En 1420 « l'Armée d'Écosse » était intégrée à l'armée royale française, tout en restant autonome.

Un des grands problèmes de cette armée était son commandement. Jean d'Harcourt, comte d'Aumale et Jean d'Alençon, certainement parmi les combattants les plus expérimentés, étaient à la tête, - mais plusieurs seigneurs français étaient prêts à contester cette autorité et entendaient bien que leur avis soit pris en compte. D'autre part les Écossais formaient un corps autonome avec son propre commandement. De même les Italiens, qui étaient dirigés par un des leurs, Le Borgne Caqueran.

Enfin le nombre de langues différentes (langue d'oc avec plusieurs sous-dialectes, langue d'oïl, italien espagnol, gaélique, anglais) pouvait être un handicap – non pas aux échelons supérieurs du commandement, mais sur le terrain au niveau des petites unités.

Au total, même si Aumale avait le commandement général, son armée hétérogène était un défi à toute forme de coordination et de direction centralisée.

Il n'en reste pas moins que cette armée avait fière allure, c'est Wavrin⁴, un ennemi pourtant, qui nous le dit : « Moi qui suis l'auteur de ce travail n'ai jamais vu plus belle compagnie, ni aucun endroit où tant de nobles étaient assemblés, ni en meilleur ordre et montrant toutes les apparences d'une envie de se battre. »

Le but de la campagne transparaît clairement : une puissante armée allait s'engager pour chercher le contact avec les Anglais et livrer une bataille décisive. Une fois les Anglais certainement anéanti grâce à cette force, le dauphin envisageait d'aller se faire sacrer roi à Reims.

De son côté, le duc de Bedford⁵ se proposait de sécuriser les frontières normandes où se trouvaient encore quelques garnisons armagnacaises, puis de conquérir une large région autour de Dreux, puis l'Anjou et le Maine. C'est dans le cadre de cette « sécurisation » des frontières normandes qu'il fut décidé de reprendre certaines places dont les Français s'étaient récemment emparés, Ivry, pour commencer.

L'armée anglaise était forte d'à peine 10 à 12 000 hommes, peut-être même moins encore⁶. Elle comprenait un contingent bourguignon, dont le nombre et la répartition sont inconnus. Elle était commandée par Jean de Lancastre, 1^{er} duc de Bedford et Thomas Montagu, 4^{ème} comte de Salisbury, probablement le meilleur général de l'époque. Les Anglais savaient qu'ils étaient en infériorité numérique. Pour pallier ce manque d'effectif, ils opposaient à l'armée du dauphin des hommes disciplinés et bien entraînés ainsi qu'une organisation redoutable, efficace, et qui avait déjà fait ses preuves.

Préliminaires à Ivry et dans la ville de Verneuil

Ivry, une forteresse qui domine la vallée de l'Eure⁷, avait été échelée par surprise quelques mois plus tôt par les « dauphinistes »⁸. Pierre Glé, écuyer breton dans la mouvance d'Arthur de Bretagne, lui

4 Jean de Wavrin (1395 env. - 1473 env.), chevalier, seigneur du Forestel, fut un homme de guerre dans les armées bourguignonnes et il continua à servir dans l'armée anglaise jusqu'à la paix d'Arras en 1435. Il fut aussi un écrivain, un chroniqueur entre Bourgogne et Angleterre. Il est l'auteur des *Croniques et anciennes histoires de la Grant Bretagne, a present nommée Engleterre*, qui fournit des informations de première main précises et le plus souvent exactes sur la période qui nous concerne ici.

5 Le roi Henry V est mort en août 1422. Son héritier, le futur Henry VI, n'est encore qu'un enfant. Jean, duc de Bedford, frère puîné du feu roi, devient régent en France. C'est un personnage énergique, expérimenté un administrateur de qualité et un bon chef de guerre. En un mot, c'est l'homme de la situation. Par contre son frère, Gloucester, qui prend en charge l'Angleterre, se révélera être un piètre homme d'état.

6 Wavrin et d'autres chroniqueurs comme Monstrelet donnent le chiffre de 9 800 hommes (8 000 archers et 1 800 hommes d'armes) ; selon le décompte des Hérauts. le Bourgeois de Paris annonce de moins de 10 000 hommes.

7 Ivry - aujourd'hui Ivry-la-Bataille - en souvenir de celle qu'y mena Henri IV en 1590 - se situe au sud-ouest du département de l'Eure, à la limite de l'Eure et Loir.

8 Il était assez courant de prendre une place ennemie par surprise en escaladant les murailles de nuit, grâce à des échelles, d'où le mot « écheler ».

même encore dans la vassalité de l'Angleterre, s'était laissé enlever la place en août 1423 par négligence et faute de guet ou par trahison⁹. Elle abritait dès lors une garnison française de 400 hommes d'armes : c'était alors une place bien protégée et très importante pour la défense de la frontière. De plus, puisque Bedford voulait progresser vers Dreux puis vers Tours et Angers, il lui était impossible de laisser entre des mains ennemies cette puissante forteresse située derrière ses lignes, qui avec d'autres comme Senonches et Nogent-le-Rotrou forment une sorte de coin français enfoncé du côté du Perche qui rejoignait aussi diverses forteresses françaises dans la Beauce. C'était là, dit le Bourgeois de Paris dans son *Journal*, qu'était retranchée « une compagnie de larrons qui se disaient Armagnacs [qui] tuaient, boutaient feux, enforçaient femmes et filles, pendaient hommes, s'ils ne payaient pas rançon à leur guise.¹⁰ »

Le comte de Suffolk commença le siège tout en continuant à recevoir de nouvelles troupes : à lui seul le contingent fourni par le duché comprenait 55 lances, 84 hommes d'armes à cheval, 370 hommes d'armes à pied, 886 archers à cheval et 655 archers à pied (soit 2 048 hommes).

Trois semaines après le début du siège, le 5 juillet, le capitaine français, Giraut de la Pallière, accepta de se rendre le 15 août suivant s'il n'avait pas reçu les secours promis par le dauphin Charles à cette date¹¹.

C'était une procédure usuelle à cette époque, pour laquelle La Pallière remit au comte de Suffolk dix otages pour garantir sa promesse. Le dauphin avait en effet rassemblé une puissante armée à Tours qui aurait pu secourir Ivry : des levées féodales avaient été faites dès le mois de mars pour un rassemblement fixé au 24 juin. Une fois réunie, l'armée était passée sous le commandement de John Stuart, comte de Buchan et connétable de France.

Mais cette armée ne put arriver à temps pour prévenir la reddition d'Ivry, en particulier à cause du retard des mercenaires lombards et comme prévu dans les accords, Giraut de la Pallière ouvrit les portes et laissa la place aux troupes de Bedford¹². Du côté français, l'armée, se détournant d'Ivry, se dirigea vers une ville proche, Verneuil dont elle s'empara par ruse, si grossière qu'elle semble à peine croyable : le 15 août, La défection de Guillaume d'Estouteville (voir ci-dessus, page 2) était encore inconnue des Anglais et surtout insoupçonnable. Il allait alors se livrer à un stratagème, paraissant sous les murs de Verneuil, à la vue de tous, jouant le rôle d'un captif des Français, piteux, désespéré, se lamentant de la soi-disant terrible défaite que son ami Bedford venait de subir. Pour compléter le piège, quelques Écossais jouaient le rôle de soldats anglais prisonniers : noircis, couverts de sang, ils étaient attachés à la queue de chevaux et persuadèrent la garnison anglaise du désastre qu'auraient subi les Anglais devant Ivry et donc de l'intérêt des Anglais à se rendre de suite en ouvrant les portes de la ville aux Français – ce que la petite garnison anglaise fit immédiatement.

La prise de Verneuil aurait été le déclic décisif pour livrer bataille aux Anglais puisque les « dauphinistes » avaient donc maintenant un point d'appui précieux pour la bataille en perspective. En effet, d'après certains chroniqueurs il semble que les plans des Français étaient seulement de capturer

9 Dans un premier temps, les biens de Pierre Glé, considéré comme un traître, furent confisqués par les Anglais mais il parvint à convaincre Bedford de son innocence et n'admit que sa négligence et son manque de zèle. Il fut finalement pardonné peu après..

10 Inutile de dire que ce Bourgeois de Paris tient pour le parti bourguignon (et donc pro-anglais) contre les Armagnacs.

11 Cette façon de faire - accepter de se rendre à une date fixée à l'avance - permettait aux assaillants de prendre une place sans pertes lourdes et aux défenseurs de montrer leur détermination à résister mais sans risquer un siège prolongé ou une attaque meurtrière ; il sortaient d'une situation sans issue tout en sauvant leur vie et quittaient même la ville avec armes et bagages. Mais il n'était pas sans risques de laisser une troupe ennemie partir avec ses armes. On le vit quand les défenseurs de Compiègne purent ainsi quitter la place mais en profitèrent pour se jeter sur le château de Gaillon dont ils s'emparèrent immédiatement.

12 Pour ne pas laisser derrière lui ce château qui aurait pu tomber encore une fois entre les mains des Français, Bedford le fit immédiatement démanteler.

quelques villes normandes puis de se retirer. Mais cette interprétation est démentie par la puissance de l'armée française : on ne rassemble pas tant d'hommes juste pour une promenade militaire sur la frontière normande ! Au contraire les Écossais voulaient en découdre¹³, ce qui entraîna discussions et controverses dans l'état major français (qui cessèrent le 17 août, quand arrivèrent les troupes anglaises). (Voir *The Battle of Verneuil (17 August 1424): Towards a History of Courage* Michael K. Jones, page 378)

De son côté, averti que Verneuil venait de tomber entre les mains françaises, alors qu'il se trouvait à Évreux, Bedford se mit aussitôt en route pour Verneuil. Wavrin rapporte que « quand le duc de Bedford fut informé » que les Français étaient en grand nombre devant la ville de Verneuil, il « délibéra avec ses gens et jura par saint George ne de jamais se reposer ni cesser avant d'avoir combattu ses ennemis, à moins qu'ils ne fuient honteusement. Et il fit immédiatement savoir par des trompettes que chacun devait venir et être prêt à le suivre. [...] Et alors, après sa messe ouïe et qu'il eut bu un coup, fit sonner la trompette du délogement. Il se mit aux champs (en campagne) en prenant le droit chemin vers Verneuil, par un mercredi, seizième jour d'août. »

On ignore avec précision quels furent les effectifs engagés, mais Verneuil fut autre chose qu'une petite affaire avec quelques centaines de soldats. Wavrin du Forestel, qui fut aussi un témoin oculaire de la bataille, affirme que l'armée de Bedford comptait 1 800 hommes d'armes et 8 000 archers. Parmi ces hommes, on trouvait plusieurs contingents féodaux : le ban avait été convoqué à Vernon le 3 juillet ; tous les seigneurs étaient tenus de se présenter en armes¹⁴... Un bel avantage psychologique que de montrer aux « dauphinistes » que la plus grande partie de la noblesse normande se rangeait derrière la bannière anglaise.

Bedford arriva devant Verneuil le 17 pour trouver le gros des forces du dauphin qui l'attendait au nord de la ville sur une plaine bien dégagée et donc favorable aux manœuvres de la cavalerie lombarde, qui rappelons-le, était d'une exceptionnelle qualité et puissance.

Le champ de bataille est traversé par une route rectiligne orientée nord-sud, qui part de Verneuil au sud et entre dans la forêt de Puiseux plus au nord en direction de Damville

Les Français, partis des murs de Verneuil au sud ont avancé d'un kilomètre et prennent position, l'infanterie française à gauche de la route ainsi que la cavalerie franco-gasconne, les Écossais sur le côté droit avec la lourde cavalerie lombarde sur l'aile droite, selon plusieurs auteurs des XIX^e et XX^e siècles¹⁵.

En face, au nord se trouve l'armée anglaise, qui appuie ses arrières sur la forêt. C'est aussi à l'orée de cette forêt que sont installés les non combattants, les chariots et les bagages anglais.

Bedford a devisé son armée en deux, une aile qu'il commande lui même, face aux Français, une autre aile – commandée par le comte de Salisbury- face aux Écossais.

La plupart des sources s'accordent à voir les hommes d'armes en ligne au centre, les archers sur les ailes, tous à pied. Seul le chroniqueur français Monstrelet parle d'archers anglais déployés au centre mais il admet que ce fut en petite quantité, la masse des archers anglais étant bien sur les ailes. Ainsi Bedford n'avait pas entremêlé côte à côte contingents d'hommes d'armes et contingents d'archers, comme Henry V l'avait souvent fait. Cette décision prise à Verneuil faillit d'ailleurs coûter la bataille à Bedford.

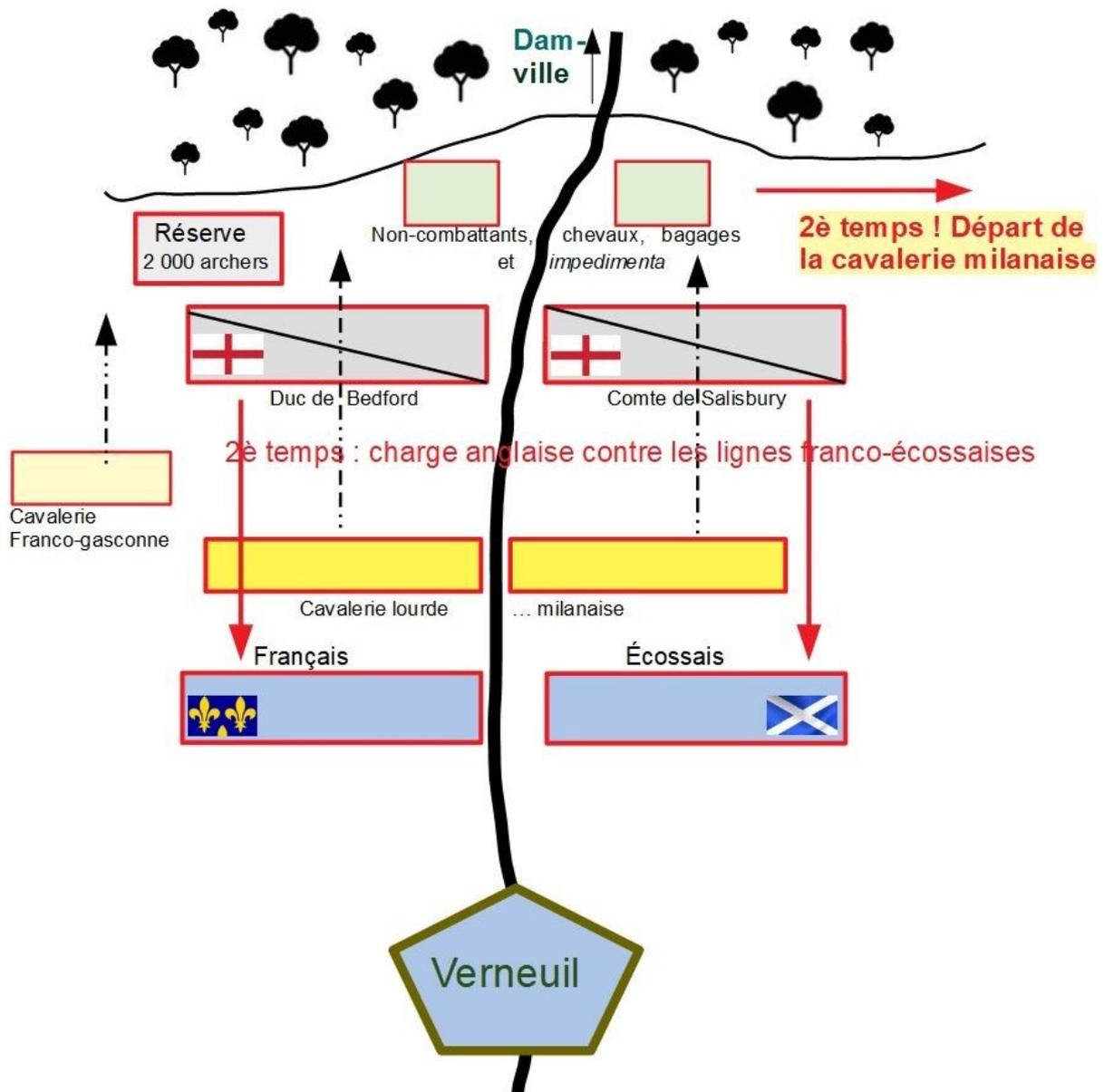
13 La petite histoire raconte que Douglas aurait reçu un message de Bedford l'invitant à venir dès que possible boire un verre avec lui et parler de paix. Douglas aurait répondu que n'ayant pas pu trouver le duc en Angleterre, il était venu en France pour boire ce verre.

14 Un mandement (censé émaner du roi Henry) demandait aux commandants anglais de « faire commandement à tous les nobles suyans et fréquentans les armes [...] pour peine d'encourir notre indignation et perdre et forfaire leurs fiefs, qu'ils soient montés, armés et arrayés suffisamment, tant hommes d'armes comme archers, pardevers notre dit oncle [c.-à-d. Bedford] en notre ville de Vernon, dedans le 3 juillet prochain. (...) Donné à Pontoise le 24^e jour juin, l'an de grâce 1424 et de notre règne le second. »

15 La disposition de la cavalerie sur les ailes est habituelle mais selon des auteurs plus modernes, la cavalerie milanaise n'était pas positionnée ainsi sur l'aile droite, mais au centre, face à la ligne d'hommes d'armes anglais. C'est le point de vue que cet article expose plus loin et que montre le schéma ci-dessous.

Les historiens divergent quant à la façon dont se déroula la bataille si bien qu'il est difficile de tenter de reconstituer même les phases principales. Les sources sont toutefois d'accord pour dire que les Anglais avaient déployé les hommes d'armes au centre, les archers sur les ailes, tous à pied. Contrairement à ce fit souvent Henry V, Bedford n'avait pas mélangé contingents d'archers et contingents d'hommes d'armes, une décision qui d'ailleurs faillit causer sa défaite. De plus, comme le terrain ouvert ne fournissait aucune protection sur les côtés, Bedford avait prévu une réserve d'environ 2 000 archers (à pied et en partie montés) pour intervenir si nécessaire.

Le témoignage de Wavrin, qui participa du côté anglais, nous apprend que la bataille de Verneuil fut beaucoup plus acharnée et disputée qu'Azincourt, en raison de la présence massive du côté français d'archers écossais, au tir aussi meurtrier que celui des archers anglais.



Déroulement de la bataille

Les diverses phases de la bataille ne sont pas toutes claires. Chroniqueurs et historiens à leur suite, ont parfois vu – ou cru voir - des mouvements différents et ils ne s'accordent même pas sur les phases essentielles.¹⁶

On sait que, d'une façon classique dans un grand nombre de batailles, la cavalerie est disposée sur les ailes et à souvent pour objectif de tourner les lignes ennemies et les attaquer à revers. Des historiens du XIX^e et du XX^e siècle comme Charles Oman et Alfred Burne, ont conséquemment placé la cavalerie lourde lombarde sur le flanc droit de la ligne de bataille française et les cavaliers Gascons sous les ordres de La Hire, sur le flanc gauche. Cette façon de placer les hommes montés semble logique quand on se souvient du terrain que les Français avaient choisi : une plaine presque parfaitement plate sans obstacles, propice donc aux charges de cavalerie. Toutefois, Wavrin rapporte que les ordres de bataille anglais montraient que Bedford avait pris en compte cet aspect des choses en faisant équiper ses archers de pieux acérés et en gardant en réserve à l'arrière un groupe de 2 000 archers, dont une partie était montée..

Les deux armées commencent par se regarder et attendre pendant de nombreuses heures sous le soleil. Les anglais décident d'engager les hostilités en allant provoquer les français avec leurs archers et engagent un impressionnant duel d'archerie avec les archers écossais. 10 000 peut-être 12 000 archers vont ainsi s'affronter pendant quelques minutes. Wavrin fut un témoin de ce combat : « les archers d'Angleterre et les Écossais qui étaient avec les Français se mirent à tirer les uns contre les autres si furieusement que ce fut une horreur à voir, car ils apportaient la mort à ceux qu'ils frappaient de toute leur puissance. » Puis hommes d'armes d'une part, cavaliers d'autre part entrèrent en action.

Chroniqueurs et historiens ont des avis différents quant au déroulement de la bataille. Un des principaux historiens de cette bataille, Alfred Burne, qui suit les écrits de Chartier et Raoulet, pense que le combat commença de façon habituelle, par une charge de cavalerie sur les ailes. Les cavaliers lombards positionnés sur l'aile droite française se ruèrent à l'assaut des positions anglaises et se heurtèrent à une ligne d'archers. Mais celle-ci n'avait pas encore pris sa position défensive finale. En effet, pour se protéger le mieux possible des charges de cavalerie chaque archer était équipé d'un long pieu acéré qu'il plantait devant lui avec un angle d'environ 45°. Cette ligne de pieux constituait disent les chroniqueurs, une assez bonne protection contre les chevaux. Or cette fois-ci – probablement à cause du sol très sec et dur donc difficile et long à ouvrir – les archers n'avaient pas encore tous eu le temps de planter les pieux. Ainsi sans protection, les archers anglais furent balayés par la charge lombarde, l'aile anglaise vola en éclats et les Lombards se retrouvèrent alors sur les arrières des Anglais, au milieu des *impedimenta*, des non combattants et des bagages de l'armée anglaise.

Des historiens plus récents, tels que Michael Jones ou Harbinson, ont ré-examiné les informations connues et, se référant aux écrits de plusieurs témoins, ils envisagent un autre type d'attaque, une version toute différente : il y eut bien un duel entre les archers anglais et écossais et aucun camp ne l'emporta. Puis, suite à quelque signal, les Milanais – au nombre minimum de 2 000 – chargèrent non pas sur une aile mais contre la ligne de combat anglaise. Jean de Bueil - encore jeune homme à l'époque mais présent sur le champ de bataille - affirme dans *Le Jouvencel*¹⁷ qu'à Verneuil il n'y eut pas la traditionnelle attaque par les flancs mais une charge frontale de la cavalerie. Il insiste sur ce fait : les cavaliers n'étaient pas sur les ailes mais placés au centre, face à la ligne ennemie principale, composée essentiellement d'hommes d'armes et renforcée de contingents d'archers. Un autre chroniqueur, Thomas Basin précise lui aussi que les Lombards étaient à l'avant de la ligne de bataille, « *equitibus Ytalis precedentibus* »..

Cette charge a percuté la ligne anglaise, l'a enfoncée et l'a déchiquetée, ouverts les rangs anglais. Les hommes d'armes anglais « furent reboutés¹⁸ contre eux [les Italiens], dont ils furent desconfits. » écrit de Bueil (*Jouvencel*, 2/64)

16 Wavrin fait remarquer avec justesse que les « témoins » n'ont eu qu'une vision partielle du combat : « Je n'ai pas tout vu, et je n'ai pas tout compris parce que j'étais bien assez occupé à me défendre. »

17 Jean de Bueil, *Le Jouvencel*, éd C. Favre et L. Lecestre, Paris 1887-89, tome II, p 63-64

18 Rebouter, dérivé de bouter, au sens de pousser, signifie repousser

Il faut savoir que les Italiens du Nord, en particulier de Milan, étaient leaders européens dans les techniques de « blindage » : ils avaient mis au point de nouvelles techniques de durcissement du métal, ce qui permettait de créer des armures qui assuraient la protection la plus fonctionnelle possible, plus efficace, même contre les flèches, que celle de la plupart des armures des autres armées, Même les chevaux pouvaient être protégés, ce qui permettait une autre tactique que le combat sur les ailes : la percée en plein centre¹⁹. Une charge frontale de cavalerie lourde pouvait rompre la ligne de bataille ennemie par la simple force d'impact et la fragmenter²⁰.

Ce n'était pas la première fois que les Lombards chargeaient le centre ennemi ainsi ; on les avait vu à Cravant un an plus tôt, où une (relativement petite) unité de cavalerie d'environ 4 à 600 Lombards lourdement armés, parvint à enfoncer une partie de la ligne de bataille bourguignonne. Cette fois-ci les Italiens n'étaient pas assez nombreux pour emporter la victoire et la bataille fut finalement une défaite française, mais la puissance de la charge italienne avait démontré son efficacité et impressionné le commandement français. Verneuil fut la première utilisation sur une grande échelle de d'armures complètes installées sur les chevaux pour les protéger et permettre ainsi un autre emploi de la cavalerie que sur les ailes.

En ce jour du 17 août 1424, à Verneuil, la cavalerie lourde lombarde chargea le centre de la ligne des gens d'armes anglais qui ne résista pas au choc. La force cinétique d'un cheval lourdement chargé et lancé au galop fait que nul ne peut résister : il faut se coucher pour laisser passer la charge, en espérant ne pas se faire piétiner par les chevaux ou se faire percer d'un coup de lance ! Des témoins comme l'auteur du *Book of Pluscarden* racontent comment les cavaliers créèrent la panique dans les rangs anglais et que nombre d'hommes s'enfuirent lors de la charge italienne²¹. Le chroniqueur Thomas Basin²² parle lui aussi de la désorganisation des lignes anglais après le passage de la charge puis de leur ré-organisation.

Après avoir chargé le centre de la ligne anglaise qu'ils rompirent, pénétrèrent et coupèrent en plusieurs tronçons, les mercenaires lombards continuant leur avancée, parvinrent jusqu'aux bagages à l'arrière, ce qui nous ramène à la situation évoquée plus haut après l'écrasement de la ligne d'archers²³. Sur le flanc gauche des Français, les cavaliers gascons emmenés par La Hire, qui n'avaient pas pris part à la charge au centre, n'eurent pas grande réussite : ils furent accrochés par les archers de l'arrière et dispersés. Seuls quelques-uns atteignirent les bagages anglais, qu'ils commencèrent à piller, eux aussi.

Ces charges – celles de la cavalerie lourde italienne au centre et celle sur l'aile avec des cavaliers moins bien protégés - montra aussi que l'arc, s'il était efficace contre les seconds, ne l'était pas vraiment contre des cavaliers bien protégés qui chargeaient sur un terrain découvert. Il faudra attendre quelques décennies, jusqu'à l'emploi courant des armes à feu pour pouvoir arrêter une telle charge...

19 Verneuil a vu pour la première fois l'utilisation sur une grande échelle de lourdes cuirasses pour les chevaux, ce qui les protégeait assez bien des tirs ennemis, particulièrement de face. Tant Basin que le *Book of Pluscarden* parlent de cette armure complète qui protège le cheval. Il est vrai que les Français équipaient aussi leurs chevaux d'armures, mais celles des Italiens étaient mieux faites, d'un acier plus résistant et surtout plus complètes. Basin utilise le superlatif pour en parler : tant les hommes que les chevaux étaient « *optime protecti* », écrit-il.

20 Dès l'empereur Hadrien, les Romains possédaient une cavalerie lourde fortement protégée (les cataphractaires) pour enfoncer et pulvériser une ligne de combat ennemie. Cette technique est déjà préconisée par Vegèce, l'auteur d'un manuel militaire du Bas-Empire romain, un auteur que le Moyen âge connaît encore bien.

21 *Book of Pluscarden*, page 272 Les lombards « chargèrent les Anglais et brisèrent leurs rangs pendant que d'autres s'enfuyaient terrifiés et rejoignaient à la colonne du duc de Bedford. »

22 Le normand Thomas Basin est un des meilleurs chroniqueurs du XV^e siècle. Il fut évêque de Lisieux et conseiller de Charles VII.

23 L'article de Michael K. Jones, *War in History* Vol. 9, No. 4 (November 2002), pp. 375-411, est tout entier consacré à ce moment de la bataille.

La désertion des Italiens

Une fois parvenus sur les arrières anglais, la masse des cavaliers lombards aurait dû se reformer pour lancer une deuxième charge de l'arrière vers l'avant, prenant ainsi l'ennemi à revers. Profiter de la panique dans les rangs Anglais, exploiter la percée eût été un grand pas vers la victoire. Mais au lieu de cela, les Lombards perdirent tout le bénéfice de l'action en se ruant sur les *impedimenta* des Anglais pour les piller, malgré l'intervention probable, mais pas rapportée par les chroniqueurs, d'une partie des 2 000 archers de réserve. Les Italiens s'en prirent aussi aux non-combattants qui étaient regroupés là, poursuivirent ces gens qui tentaient de fuir et commencèrent à les massacrer. Il semblerait que les Lombards s'en soient spécialement pris aux pages (de jeunes garçons non-combattants) qui attendaient avec les bagages et nombre d'entre eux auraient été massacrés²⁴. Ensuite, les Lombards se lancèrent à la poursuite des fuyards. Une source française décrit le chaos sur les arrières des lignes anglaises avec la cavalerie qui écrasait et détruisait tout. Ces gens de l'arrière comprirent - ou crurent comprendre - que les Anglais étaient défaits. Une source picarde décrit les quelques troupes affectées à la garde du bagage, des valets d'armes, de palefreniers et autres serviteurs qui s'enfuirent, terrifiés, souvent à cheval, poursuivis par les Lombards et quelques Français²⁵.

Le bruit de cette (fausse) défaite se répandit rapidement, à Conches, à Bernay ; à Pont-Audemer elle déclencha un soulèvement anti-anglais. Des soldats en fuite furent attaqués, volés ou tués, comme à Bernay où Jehan le Sénéchal, écuyer, détroussa deux soldats anglais échappés de la bataille de Verneuil²⁶.

Les Lombards purent se livrer à un pillage complet du charroi de l'armée anglaise, pillant méthodiquement tout ce qui avait de la valeur, s'emparant des chevaux, des vivres, du matériel, et de tout un butin. Puis ils s'enfuirent en abandonnant la bataille, prenant la direction de Chartres, sans trop se préoccuper du sort de leurs alliés. Le *Book of Pluscarden* voit là la cause de la défaite française. « Les Lombards après que eux et leurs suivants eussent pris le butin, voyant le résultat de la bataille, le cruel massacre firent retraite tous ensemble et ne retinrent pas leurs chevaux avant d'arriver à la Loire, où il se partagèrent le butin. Et ainsi leur pillage fut la cause de la perte de la bataille. ²⁷» Le *Book of Pluscarden* nous livre ici une analyse des causes de la défaite qui est certainement un peu trop simple mais qui contient une part de vérité...

La mêlée

On peut dire que la bataille est formée de deux moments différents : une charge de cavalerie inattendue et dévastatrice, telle que la voient les historiens les plus récents. Elle pulvérisa les rangs anglais et causa choc, confusion et chaos. Dans un second temps, une mêlée générale : les Français, voyant dans quel état se trouvait le centre anglais, prirent une décision logique, se précipiter vers les Anglais, les écraser avant qu'il ne puissent se ré-organiser. On ne sait pas qui donna l'ordre d'attaquer la ligne anglaise, le duc d'Alençon, officiellement à la tête de l'armée, ou bien Jean d'Harcourt, le commandant plus expérimenté et probablement le chef réel.

24 C'est ce qui aurait donné à Shakespeare l'idée d'évoquer une scène de ce genre (mais en le plaçant à Azincourt) dans la pièce *Henry V*, (acte IV, sc.7) : durant la bataille, un groupe de soldats français attaque le camp anglais, l'incendie et massacre tous les pages (y compris celui de Falstaff) qui sont présents pour garder le matériel et les équipements. C'est alors qu'un des personnages, Llewellyn (lance la célèbre phrase : « Kill the poys and the luggage! Tis expressly against the law of arms. » (Tuer les pages et le bagage, c'est expressément contre les lois de la guerre).

25 Dans les jours qui suivirent, un capitaine anglais nommé Young fut reconnu coupable d'avoir fui avec près de 500 de ses hommes. Il fut pendu puis son corps fut démembré en plusieurs quartiers.

26 Notes de la chancellerie d'Henry VI, Paul Le Cacheux (éd.), citées par Monique Larras, dans *Les Anglais en Normandie, Congrès des sociétés historiques et archéologiques de Normandie*, Louviers, 2011, page 189.

27 *Book of pluscarden*, book X, page 272

Pour sa part, au milieu du chaos, Bedford sut réagir avec sang-froid et donner les ordres qui allaient être le tournant de la bataille : reformer la ligne et attaquer quoi qu'il arrive. C'est alors que les Anglais, faisant preuve de la discipline qui faisait leur réputation se regroupèrent, reformèrent les lignes pour contrer les hommes d'armes français qui approchaient. Les Anglais disposaient d'un encadrement expérimenté qui sut rassembler les troupes désorientées. Wavrin le confirme, les lignes retrouvèrent rapidement leur cohésion. C'était là la première étape, mais une étape indispensable : tous les auteurs médiévaux sont d'accord pour dire que dans une bataille entre hommes d'armes à pied il est indispensable de garder la formation en ligne, faute de quoi la bataille sera inévitablement perdue.

Alors que les Anglais faisaient montre de discipline pour former une ligne solide, toutes les sources sont d'accord pour dire que les Français avancèrent en désordre, détachement après détachement, sans parvenir à trouver alignement et cohésion. Les anglais surent mettre à profit cette erreur tactique de leurs adversaires. Le Vicomte de Narbonne fut au contact des Anglais le premier alors que les autres contingent français arrivaient ensuite un par un ce qui donnait aux Anglais la possibilité d'arrêter puis d'attaquer ce corps isolé, avant que ne se présente le suivant. Les deux armées se rencontrèrent en une série de chocs qui se terminèrent par une mêlée, un corps à corps meurtrier. Wavrin parle d'une « scène pitoyable », d'une « bataille mortelle dans laquelle la pitié n'avait pas place ». Quarante-cinq minutes de massacres « sans pouvoir savoir à qui la victoire irait [...] les deux camps luttant de toute leurs forces. » Les combats furent disputés, les Anglais bien près d'être défaits. Wavrin a vu la ligne Salisbury fléchir et avoir le plus grand mal à maintenir sa position et le même chroniqueur rapporte encore qu'il entendit Bedford plus tard dire que ses troupes avaient risqué d'être écrasées et qu'il s'était demandé comment l'affaire allait se terminer.

En fin compte, la charge de la piétaille française et écossaise fut un véritable désastre. Elle se heurta à la défense anglaise, avec un ligne d'hommes d'armes à peu près ré-organisée et des archers que renforça encore l'arrivée d'un nouveau contingent : une partie des 2 000 archers que Bedford avait placés en réserve. Ces renforts n'avaient pas encore combattu si bien que ces hommes étaient « frais et nouveaux »²⁸ dit Wavrin, face aux Français qui, continue Wavrin, « étaient fatigués par le combat, surpris par cette nouvelle attaque [et qui] commencèrent à perdre courage et à refluer. ».

L'aile gauche française, qui était épuisée, battit en retraite. Sous la poussée anglaise, le gros de l'armée française recula puis se disloqua. Les combattants en perdition cherchèrent un vain refuge près des fossés de la ville de Verneuil et au pied des murailles dont les portes restèrent obstinément closes²⁹.

L'aile droite, constituée par les troupes écossaises était maintenant seule, isolée, face à Salisbury. Pour en finir, Bedford envoya une partie de son dispositif contourner les Écossais par le sud : ceux-ci se retrouvèrent pris en tenaille entre Salisbury et Bedford. Les Anglais, cherchant à venger leurs morts de la bataille de Baugé (en 1421) les massacrèrent littéralement.

Selon divers décomptes plus ou moins précis, il est possible d'estimer les pertes française à 7 à 8 000 hommes, y compris 4 000 Écossais³⁰. On ne compta que 200 prisonniers ! Les pertes anglaises se montèrent à 1 500, 1 600 hommes. Pour sa part, Bedford ne nota la perte que « deux hommes d'armes et un tout petit nombre d'archers » mais manifestement le duc ne savait pas compter !

28 On peut se demander pourquoi cette unité de renfort n'est pas intervenue plus tôt lors de l'attaque de la cavalerie lombarde qui a mis à mal les non-combattants et l'ensemble du bagage anglais. Faut-il penser que, comprenant l'avantage qu'il pourrait avoir si ces cavaliers italiens étaient occupés à piller au lieu de prendre part au combat principal, le commandant anglais aurait gardé à l'écart les soldats chargés de l'escorte des bagages (laissant ces derniers sans défense et donc offerts au pillage), réservant cette unité « fraîche » pour attaquer vigoureusement plus tard une aile gauche française épuisée par le duel d'archerie ?

29 Effrayé à l'idée que les Anglais pourraient pénétrer dans la ville s'il faisait ouvrir les portes pour laisser entrer les Français en fuite, le capitaine de la ville garda les portes fermées, laissant ainsi les Français se faire massacrer sous les remparts ou bien se noyer dans les douves s'ils essayaient de s'y réfugier.

La bataille avait tourné au massacre ; ce fut une véritable tuerie, dont les Écossais payèrent le prix le plus lourd avec bien peu de survivants ; les Français ne perdirent « que » la moitié de leurs soldats. En quelques mots Wavrin sut résumer toute l'horreur du combat : « Tant de sang fut répandu et ce fut grande horreur et irréparable pitié de voir des Chrétiens se détruire ainsi. [...] Le sang des morts étendus sur le sol, celui des blessés courrait en grands ruisseaux dans le champ.»³¹

Les lendemains de la bataille

La bataille de Verneuil-sur-Avre ne fut pas qu'une défaite militaire de plus et certains historiens pensent qu'elle fut aussi dramatique pour les Français que ne l'avait été celle d'Azincourt neuf années plus tôt. Elle restaura le mythe de l'invincibilité anglaise.

La victoire fut aussi annoncée et magnifiée auprès de la population par des processions et défilés et autres spectacles soigneusement organisés par le duc de Bedford, à Rouen pour commencer puis à Paris, où, écrit le Bourgeois de Paris, le régent fut reçu « comme si ce feust Dieu » puis il ajoute « On ne vit oncques plus d'honneur faire, quand les Romains faisoient leurs triomphes, que on lui feïst à celle journée.³² » On donna aussi à Paris au cimetière des Innocents un spectacle macabre anglais fait de danses allégoriques sur la mort, ceci en présence du duc de Bedford et du duc de Bourgogne. Enfin, se souvenant que le dauphin Charles avait envisagé d'aller se faire sacrer à Reims après sa victoire (!), Bedford envoya des hérauts d'armes dans cette ville faire solennellement connaître l'immensité de la défaite française.

Dans les semaines qui suivirent Verneuil, les capitaines de Bedford cherchèrent à tirer avantage de leur situation militaire face à des Armagnacs effondrés. Bientôt après la chute de places telles que Senonches et Nogent-le-Rotrou, les Anglais contrôlaient tout le sud-est de la frontière et tout le reste de la Normandie tombait entre leurs mains. Cette victoire facilita aussi l'acceptation du nouveau régime – celui de la double monarchie – par la population – ce qui permit alors de réduire l'importance des garnisons en Normandie, et par conséquent de libérer des troupes pour attaquer le Maine et l'Anjou où Bedford parvint à étendre son influence.³³ Le seul échec dans les mois qui suivirent Verneuil fut le Mont-Saint-Michel !

On peut toutefois s'étonner que les Anglais n'aient pas tenté d'exploiter cette victoire encore davantage en s'en prenant encore plus vigoureusement aux positions armagnacaises sur la Loire. Au contraire, il y eut même une trêve initiée par le duc de Bourgogne qui préférait se concentrer sur l'élargissement de ses territoires dans les Flandres. La raison de la relative inactivité des Anglais en France dès la seconde moitié de l'année 1425 fut les troubles créés par Gloucester, le frère de Bedford.

30 Les Écossais survivants, au nombre d'environ 500, furent presque tous tués lors de la « bataille des Harengs » en 1429.

31 Dans le bourg de Brezolles (quelques kilomètres au sud-est de Verneuil), à l'emplacement de l'actuel collège et avant sa construction, des dizaines de squelettes furent découverts à environ 80 cm de profondeur. Ils étaient inhumés, alignés en « épi » dans un fossé, sur un lit de chaux, dans deux allées perpendiculaires formant une croix. Certains ossements gardaient encore une pointe de flèche. Ce sont probablement les restes de quelques combattants de la bataille de Verneuil.

32 Un triomphe romain était un défilé spectaculaire organisé à Rome pour un commandant militaire qui avait remporté une victoire importante. C'était un spectacle de propagande pour exalter la gloire de Rome et sa supériorité militaire.

33 Le Mans tombe un an plus tard, suivi par de nombreuses autres places de la région (par exemple Mayenne, Château du Loir, Le Lude, La Ferté-Bernard) que les Anglais contrôleront pendant une vingtaine d'années.

Avant de mourir en août 1422, Henry V avait laissé la régence à ses frères. Jean de Lancastre, duc de Bedford devenait régent du royaume de France et le duc Humphrey de Gloucester, était nommé « protecteur d'Angleterre » (régent d'Angleterre, en fait). Autant Bedford était un homme d'état solide et efficace, autant son frère était un personnage fantasque et pas toujours fiable, prêt à toutes les entreprises les plus hasardeuses.

On a déjà évoqué les projets personnels que Gloucester avait dans le Hainaut, projets qui l'amenaient à s'opposer au duc de Bourgogne, au risque même d'entrer en conflit avec le duc, allié des Anglais en France! Mais les penchants de Gloucester pour le chaos et les troubles ne se limitaient pas aux territoires continentaux. Il tenta d'imposer son pouvoir dans le conseil royal anglais, de circonvier le jeune roi et entra en conflit avec son oncle, Henry de Beaufort, cardinal de Winchester, nouvellement nommé chancelier. Des troubles s'en suivirent dans toute l'Angleterre et Bedford jugea nécessaire de quitter la France pour aller remettre de l'ordre dans les affaires de l'Angleterre. Il y resta seize mois, jusqu'en mars 1427, le temps de régler les divers conflits dans lesquels était mêlé son frère, Gloucester.

Cette absence prolongée explique en grande partie la modeste activité militaire des anglais sur le continent à un moment où le dauphin Charles n'avait jamais été aussi faible et était donc particulièrement vulnérable. Dès son retour en France Bedford reprit l'initiative mais de précieux mois avaient été perdus...

L'Écosse, alliée du dauphin, ressortit aussi très affaiblie de cette bataille. Les Écossais avaient subi de lourdes pertes lors de la bataille de Verneuil. Plus de 4 000 hommes furent tués au combat. Cette écrasante défaite fut d'autant plus mal ressentie qu'elle venait après quelques petits succès écossais dans lesquels les troupes écossaises formaient une unité autonome dans l'armée française. A cela s'ajoute la mort au combat de deux grands chefs, les comtes de Douglas et de Buchan. Cette défaite mit aussi fin à la participation de l'Écosse aux combats de la guerre de – même si quelques Écossais continuèrent à combattre aux côtés des Français, mais seulement à titre personnel.

Bedford sut récompenser les participants à la bataille. Presque tous, y compris les plus petits, reçurent un don de terres, ce qui ne s'était jamais fait. Le régime distribua alors des biens qui avaient été confisqués aux « dauphinistes ». Les archers reçurent des terres d'une valeur de £2 (20 l. t.) et les hommes d'armes £6 (60 l. t.) ce qui était aussi un moyen de permettre à ces gens de s'installer en France et donc renforcer la mainmise sur le pays. Un état des terres données aux soldats anglais en récompense de leurs prouesses à la bataille de Verneuil (1424) (*Declaratio dominorum terrarum et tentorium datarum soldariis gentium Anglice nacione pro earum bono gestu apud bellum de Vernoylle*) loue le courage des soldats « pour leur bonne conduite et leur vaillance dans la bataille de Verneuil dans le Perche sous ledit Seigneur Régent, entre autres qui ont combattu contre Jean, qui se dit duc d'Alençon, et d'autres seigneurs ennemis du parti du Dauphin, qui se dit être roi de France » et certifie que « nobles, seigneurs, hommes du peuple recevront des terres en toute propriété ou une tenure (*Nobiles, domini, milites et plebes habuerunt... omnia, terras et tenementa*)³⁴.

Pour le « roi de Bourges » commençait une période particulièrement critique. D'abord une partie des meilleurs chefs de guerre et conseillers du dauphin furent tués ou capturés comme Jean d'Harcourt, comte d'Aumale et de Mortain, les comtes Jacques de Ventadour et Louis de Tonnerre, le vicomte Guillaume de Narbonne. Le duc Jean d'Alençon, fut emmené en captivité. Quant au dauphin lui-même, il n'avait pas pris personnellement part à la bataille; même s'il n'était pas encore couronné, tous savaient que le dauphin, bientôt roi, avait une mission guerrière. Pendant tout le Moyen Age la bataille est une sorte de duel princier où se produit le Jugement de Dieu si bien que le roi ne peut pas être absent du champ de bataille³⁵. L'absence de Charles à la tête de ses troupes lui valut l'incompréhension de nombreux partisans. Apprenant la défaite de Verneuil, le dauphin n'eut aucune réaction apparente, aucun geste envers les nombreux morts, si bien qu'un écrit anonyme de 1425 le lui reprochait : « Quand il y a eu bataille, où le roy a

34 André Joubert *Documents inédits*.

35 Ce n'est guère qu'à partir du XVII^e siècle que le monarque s'efface progressivement des champs de bataille en déléguant son autorité à un lieutenant-général. Par exemple, le roi de Suède Gustave II Adolphe charge encore en tête de ses troupes lorsqu'il meurt le 16 novembre 1632 à Lützen.

perdu des ses gens [...] il doit en montrer des signes de courrouz et en faire solennement les obsèques. » (cité dans G. Minois, page 422) De plus son attitude vis-à-vis de ses capitaines « étrangers » comme le comte de Buchan qui avait été fait connétable de France fut jugée beaucoup trop généreuse par certains qui furent loin de pleurer la morts des chefs écossais. Plus généralement, ils furent peu nombreux ceux qui regrettèrent la présence des troupes écossaises³⁶.

A Bourges et dans l'entourage du dauphin le moral était au plus bas et personne ne se sentait capable de redresser la situation. Plus généralement encore, c'est toute la situation politique et économique du camp français qui s'était effondrée. Les dépenses de guerre avaient épuisé les dernières réserves du Trésor, et les États restés fidèles étaient incapables de consentir un nouvel effort financier. Les fournisseurs du régent, mal payés pour leurs livraisons, refusèrent de continuer à livrer des denrées et produits usuels. Le dauphin ne pouvait même plus, dit-on, payer son cordonnier, ni son cuisinier, qui achetait sur ses propres deniers les vivres destinés à la table royale! En juin 1422 Charles devait au chapitre de Bourges 2 423 livres, avancées pour le service quotidien du prince. C'est donc c'est le chapitre de la cathédrale qui paya les factures du poisson de la cour et du roi pendant le carême ! Pour son mariage, le dauphin dû emprunter des tapisseries pour décorer les murs de la salle du repas. Ces exemples ne sont que des anecdotes mais moins anecdotique et aussi plus néfaste fut la nécessité de recourir aux emprunts forcés garantis par des aliénations. L'acte du 26 novembre 1424 ouvrit la voie aux aliénations du domaine et à une longue liste de ruineuses hypothèques qui s'étendirent à tout le territoire royal. Ainsi, le roi octroya au bailli de Meaux, le chevalier Denis de Chailly, la ville de Crécy-en-Brie, avec ses revenus en garantie de 2 000 l. t. avancés par le dit chevalier pour le ravitaillement de Lagny. A un niveau encore plus haut, La Trimouille, ministre de Charles et favori de ce prince, obtint un privilège exorbitant : le droit de lever la taille pour son propre compte dans ses terres et seigneuries du Berry, de l'Orléanais, Auvergne, Limousin, Poitou et Anjou³⁷.

Entouré d'aventuriers, de parasites, mal conseillé par des hommes qu'opposaient antagonismes et luttes d'influences et qui, bien souvent, pensaient plus à eux-mêmes qu'aux intérêts du roi, qu'ils étaient censés servir³⁸, le dauphin (encore bien jeune, il faut le dire) tomba sous l'influence de conseillers très, très attachés, voire concussionnaires, comme par exemple Georges de la Trimouille dont le rôle dans le conseil royal reste encore aujourd'hui bien ambigu : on peut penser qu'il eut un grand ascendant sur le dauphin puis le roi, lui coûta fort cher et le paralysa largement dans son action politique.

Militairement parlant, l'avantage était désormais aux Anglais qui allaient pouvoir alors progresser vers la Loire et s'attaquer aux villes ponts qu'étaient Orléans, Beaugency, Cléry et Vendôme, villes qui étaient l'ultime verrou qui retenait encore les Anglais. Toute menace militaire venant des « dauphinistes » était maintenant écartée du duché de Normandie, qui était entièrement sous le contrôle des Anglais. Une relative sécurité allait alors régner et l'économie normande retrouver une certaine prospérité. C'est par exemple le cas à Dieppe, où « les registres de comptabilité du receveur Nicolas Pintel pour les années 1424 à 1427 donnent incontestablement l'impression que la ville de Dieppe avait retrouvé une activité économique au moins aussi florissante qu'avant l'arrivée des Anglais.³⁹» Une reprise économique encore petite, mais prometteuse...

36 C'est par exemple le cas dans la ville de Tours qui devait supporter la présence – et surtout les pillages – des troupes écossaises stationnées là ; la ville devait aussi payer la solde du comte de Douglas, devenu aussi duc de Touraine, et de ses principaux capitaines, que le dauphin ne pouvait payer lui même. Même Thomas Basin, qui n'est pourtant pas anglophile, admet que se débarrasser des Écossais fut une bonne chose tant leur insolence était intolérable. De plus, » écrit David Rivaud, « les principaux offices sont distribués aux différents capitaines écossais et les dettes que ces derniers font en quelques mois sont assez considérables. L'anéantissement des forces écossaises à Verneuil (et la disparition du comte) vient délivrer les Tourangeaux de longues semaines de tensions. » Enfin la disparition des titulaires des charges et des titres qui leur avaient été accordés fait qu'il faudra les réattribuer et nombre de grands seigneurs n'attendent que d'en prendre possession... Rivaud, David. *Les villes et le roi*, page 36.

37 Pour plus détails sur les besoins d'argent et les aliénations, se reporter à l'article de Vallet de Viriville, pages 47, 48, 49.

38 Georges Minois résume ainsi l'attitude de tous ces profiteurs : un « entourage douteux, aux allures de gangsters. » page 411.

La Normandie lancastrienne et peut-être aussi la double monarchie semblaient parties pour durer...

BIBLIOGRAPHIE

- * Beaurepaire, Charles de, « De l'administration de la Normandie sous l'administration anglaise, » dans *Mémoires de la société des antiquaires de Normandie Série 3 – volume 4*, Paris, 1859, p. 170 – 230.
- * Jean de Bueil, *Le Jouvencel*, éd C. Favre et L. Lecestre, Paris 1887-89 , tome II, p. 63-64
- * Jones, Michael K. « The Battle of Verneuil (17 August 1424): Towards a History of Courage. » dans *War in History* 9, no. 4 (October 2002): 375–411. <https://doi.org/10.1191/0968344502wh259oa>.
- * Joubert, André (éditeur), *Documents inédits, la guerre de Cent Ans dans le Maine de 1424 à 1452, archives du British Museum et Lambeth palace, Londres, Mamers ,1889, 47 pages.*
- * Gaillard, Philippe, *La bataille de Verneuil - 17 août 1424* , Fontaine-l'Évêque (Belgique), 2017, 103 p.
- * Lefevre-Pontalis Germain. « Épisodes de l'invasion anglaise. La guerre de partisans dans la Haute-Normandie, 1424-1429 », dans *Bibliothèque de l'École des chartes*. 1895, tome 56. pp. 433-508. DOI : <https://doi.org/10.3406/bec.1895.447823>
www.persee.fr/doc/bec_0373-6237_1895_num_56_1_447823
- * Minois, Georges, *La guerre de Cent ans*, Perrin-Tempus Paris, 2016, 804 pages
- * Rivaud, David. *Les villes et le roi : Les municipalités de Bourges, Poitiers et Tours et l'émergence de l'État moderne (v. 1440-v. 1560)*, Rennes, 2007, 354 p.
- * Skene, Felix (éd.) *Book of Pluscarden*, Vol II, book X, Édimbourg, 1880
- * Vallet de Viriville, « Mémoire sur les institutions de Charles VII », dans *Bibliothèque de l'École des chartes* Vol. 33 (1872), pp. 5-118, 114 p.
- * Wage, Richard, « The Battle of Verneuil 1424: A Second Agincourt », Cheltenham, 2015, 272 p.